

Un voyage singulier

Deux peintres en Algérie

à la veille de l'insurrection 1951-1952

Mireille Mialhe / Boris Taslitzky



Art et mémoire au Maghreb

Un voyage singulier

Deux peintres en Algérie

à la veille de l'insurrection 1951-1952

Un voyage singulier

Deux peintres en Algérie

à la veille de l'insurrection 1951-1952

Mireille Mialhe / Boris Taslitzky

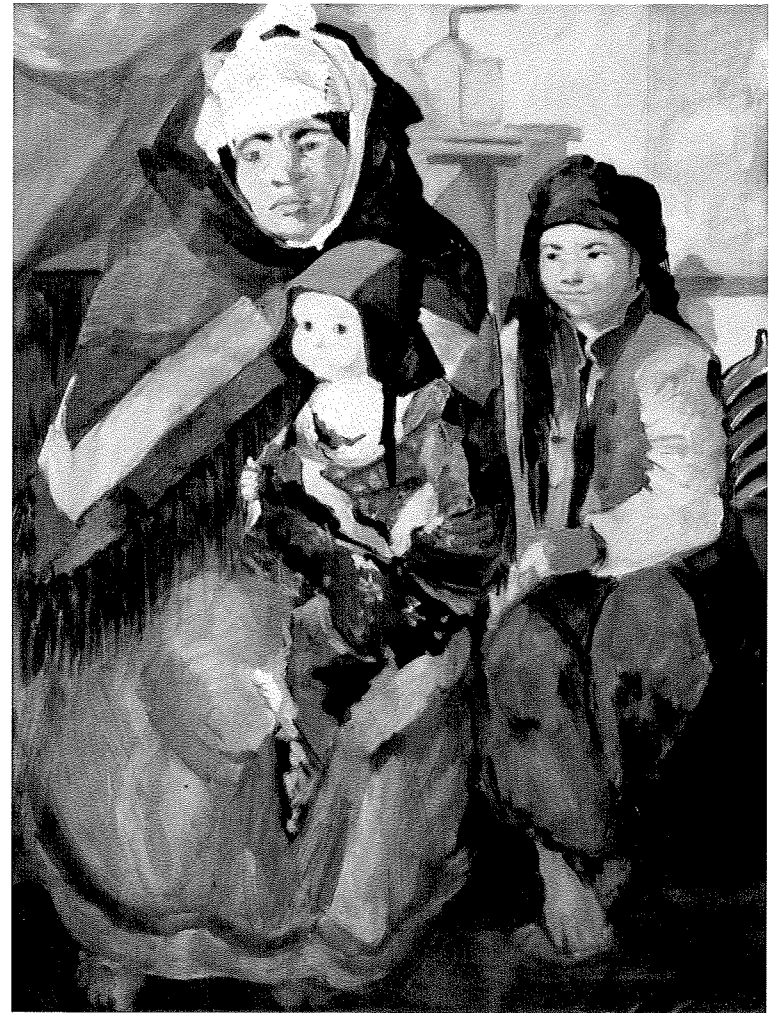
Préface de Henri Alleg

Ouvrage publié sous la direction de Anissa Bouayed

Art et mémoire au Maghreb



Boris Taslitzky. *Portrait d'un jeune arabe*, 1952
Huile sur toile, 38 x 61 cm. Col. particulière.



Mireille Mialhe. *Femme et enfant*, 1952
Huile sur toile, 61 x 46 cm. Col. particulière.

Ce catalogue a été édité
à l'occasion de l'exposition :

Un voyage singulier
Deux peintres en Algérie
à la veille de l'insurrection

organisée à la bibliothèque
Nelson Mandela à Vitry-sur-Seine
du 4 au 30 décembre 2009
par l'association

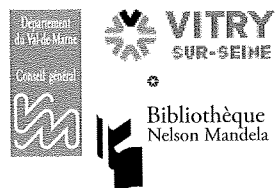
Art et mémoire au Maghreb
artetmemoire-maghreb.com

Commissaire de l'exposition :
Anissa Bouayed

En couverture :
Mireille Mialhe. *Le petit cercle de chaussures*
Lithographie, 41,2 x 33,3 cm. Col. particulière.

Boris Taslitzky. *Dockers d'oran* (Détail)
Crayon sur papier, 38,7 x 28,4 cm
Col. particulière.

© Art et mémoire au Maghreb, 2009



Mireille Mialhe dans l'escalier de l'atelier,
avenue des Gobelins, Paris

Boris Taslitzky avec son épouse et sa fille
Evelyne, devant l'atelier, rue Campagne
Première, Paris. Photo Willy Ronis



Un voyage singulier
Deux peintres en Algérie
à la veille de l'insurrection

Ils étaient tous deux arrivés en Algérie peu de temps avant que n'éclatent dans l'Aurès les premiers coups de feu de l'insurrection nationale. Mireille Mialhe et Boris Taslitzky avaient été reçus chaleureusement par ceux qui les avaient invités à venir voir de près ce qu'étaient cette Algérie et ces Algériens qui commençaient à faire les gros titres des journaux.

L'accueil était pourtant teinté d'interrogation. Deux peintres dans une période aussi pleine d'inquiétudes et de questions sur l'avenir ? Était-ce bien le moment de venir poser son chevalet dans le clair-obscur d'une ruelle de la vieille ville ou, dominant la baie étincelante, sur une terrasse de la Casbah ?

Et quoi d'autre, que cette étincelante lumière qui faisait vibrer tout ce qu'elle atteignait – choses inanimées aussi bien qu'êtres vivants – des artistes pourraient-ils bien retenir de ce pays ? Depuis plus d'un siècle, de Delacroix à Renoir, Matisse, Marquet et quantité d'autres moins célèbres, les peintres français avaient superbement illustré la féerie de couleurs que ce pays leur offrait.

Mireille Mialhe aussi bien que Boris Taslitzky, arrivant en Algérie, n'avaient pu qu'être séduits eux aussi par ces paysages éblouissants de verdure et d'azur, par la merveilleuse

harmonie de ces anciens édifices d'avant la conquête encore éclatants de blancheur mais ils n'étaient pas venus pour peindre ce que d'autres avaient déjà, et depuis bien longtemps, si magnifiquement exalté. Leur ambition sera de dire la vie des femmes et des hommes de cette Algérie coloniale dont les porte-parole de la France officielle continuaient de proclamer qu'elle était une terre française, un «prolongement de la métropole», heureuse de vivre à l'ombre du drapeau tricolore. Mireille et Boris ne s'y laisseront pas prendre. Ils peindront tout simplement ce qu'ils voyaient et contribueront à faire connaître la vérité au peuple français et au monde. C'est bien ce que leurs hôtes, responsables politiques et syndicaux anti-colonialistes attendaient d'eux.

Cinquante ans plus tard, ces *extraordinaires* documents témoignent encore. Or, comme le rappelle opportunément Anissa Bouayed, si passionnée et si efficace organisatrice de cette exposition, ils ont été très peu offerts à la vue du public durant ce demi-siècle. Est-il vraiment nécessaire de se demander pourquoi ? Chacun sait bien que les gouvernants ont justement tout fait pour organiser l'oubli. L'oubli de ce que fut le système colonial, des combats et des sacrifices menés par tout un peuple dressé pour briser ses chaînes. L'oubli et le silence autour d'une guerre atroce dans laquelle furent entraînés contre leur gré des dizaines de milliers de jeunes Français. La municipalité de Vitry-sur-Seine, en aidant à la tenue de cette remarquable exposition, ne contribue donc pas seulement à faire connaître l'œuvre de deux artistes éminents, elle concourt à éclairer – et de façon

extraordinairement vivante – un moment tragique, et pour l'essentiel encore méconnu, d'une histoire commune aux deux peuples.

Qui pouvait mieux dire que les dessins de Mireille, l'épouvantable existence des enfants algériens à l'époque coloniale, celle des «petits cireurs de chaussures» des rues d'Alger, ou celle des «enfants sans école», qui, «pieds nus dans la neige» étaient contraints de travailler aux champs des «étoiles aux étoiles» pour un quignon de pain? C'est à ceux qui refusaient d'admettre cette réalité que s'adressaient aussi ces dessins, éclatants de vérité et retentissants comme autant de cris d'indignation et de révolte. De révolte ! Car personne ne peut s'y tromper : la scène peinte par Mireille Mialhe du tribunal de Blida où l'on voit les militants nationalistes debout dans le box des accusés clamer leur volonté d'indépendance. Cet extraordinaire portrait d'un paysan mutilé, rescapé des massacres de Sétif qui revit sous le crayon de Boris Taslitzky. Celui de Hadj Omar, ancien mutin des révoltes de la Mer Noire ou celui de Tahar Ghomri, paysan communiste de la région de Tlemcen qui mourra au maquis et dont le regard semble déjà appeler au combat pour la liberté, toutes ces œuvres, si chaleureuses et si fortes, ne laissent place à aucune ambiguïté.

Ceux qui les ont peintes avaient choisi leur camp, celui du respect de chacun, celui de la vérité, de la fraternité et de l'amitié et ils tenaient à le faire savoir.

Henri Alleg



Mireille Mialhe. *La mère et son enfant*, 1952
Crayon sur papier. 75 x 75 cm. Col. particulière.



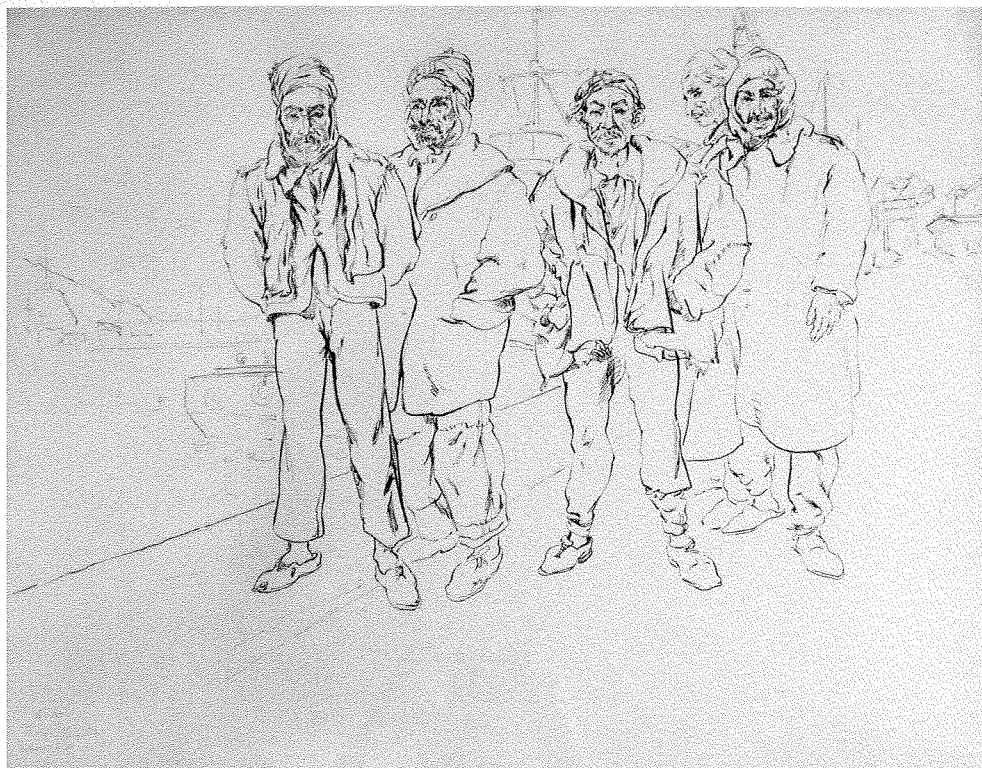
Mireille Mialhe. *Jeune famille algérienne*, 1952
Encre sur papier, 47 x 50 cm. Col. particulière.



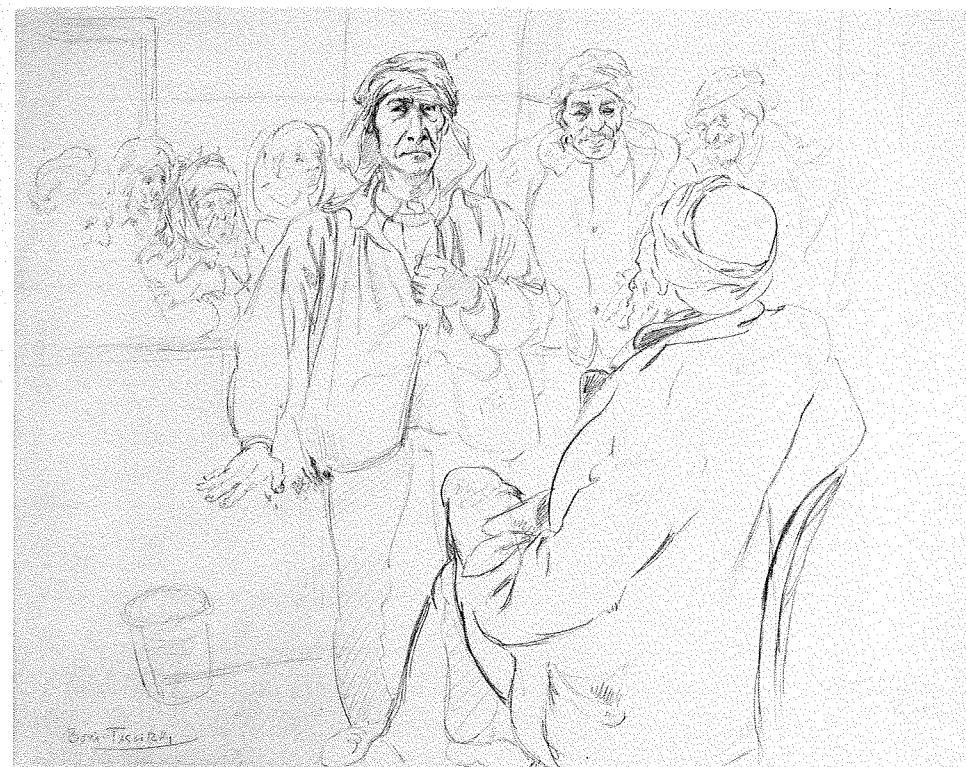
Mireille Mialhe. *Un enfant pieds nus dans la neige*, 1952
Crayon sur papier, 22,7 x 20 cm. Col. particulière.



Mireille Mialhe. *Pieds nus dans la neige, Djelfa*, 1952
Crayon sur papier, 70 x 47,5 cm. Col. particulière.



Boris Taslitzky. *Dockers d'Oran*, 18 janvier 1952
Encre sur papier, 50 x 65 cm. Col. particulière.



Boris Taslitzky. *Assemblée de dockers*, Oran, 30 janvier 1952
Crayon sur papier, 43,2 x 54,7 cm. Paris, MNAM – Centre Georges Pompidou.



Mireille Mialhe. *Sous une Arcade, rue de la Lyre à Alger*, 1952
Crayon sur papier, 38,7 x 28 cm. Col. particulière.



Mireille Mialhe. *«Maison mise à prix», Trois arcades de la rue de la Lyre à Alger*, 1952
Crayon sur papier 38,7 x 28 cm. Col. particulière.



Boris Taslitzky. *Deux Algériens debout et étude de têtes*, Oran, 1952
Crayon sur papier, 38,7 x 28,4 cm. Paris, MNAM – Centre Georges Pompidou.



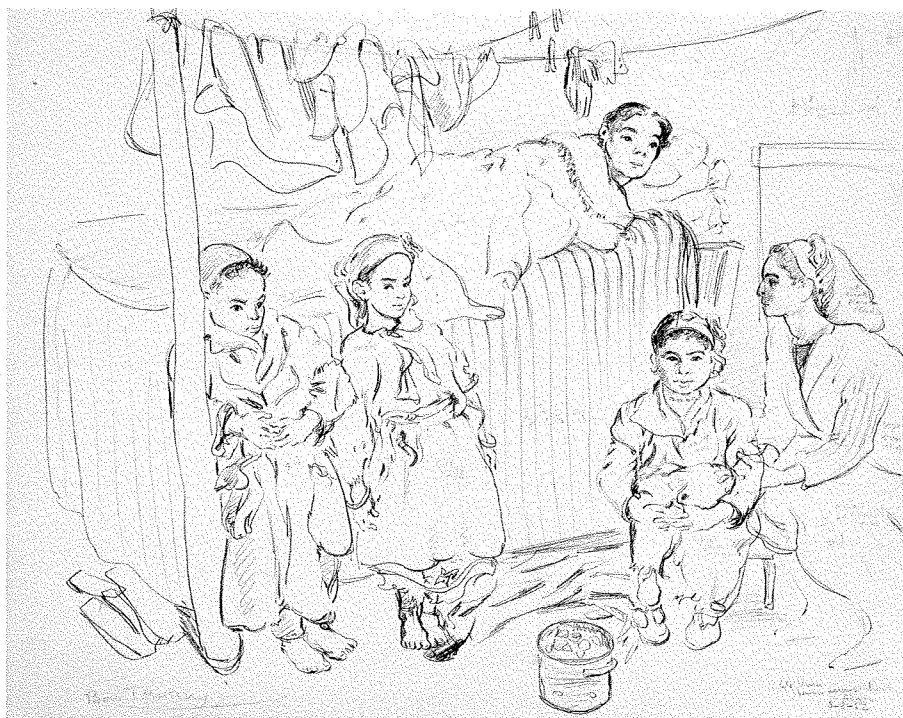
Boris Taslitzky. *Groupe d'hommes algériens assis*, 1952
Encre sur papier, 54,8 x 43 cm. Col. particulière.



Mireille Mialhe. *La naissance de jumeaux*, 1952
Crayon sur papier, 49 x 57,5 cm. Col. particulière.



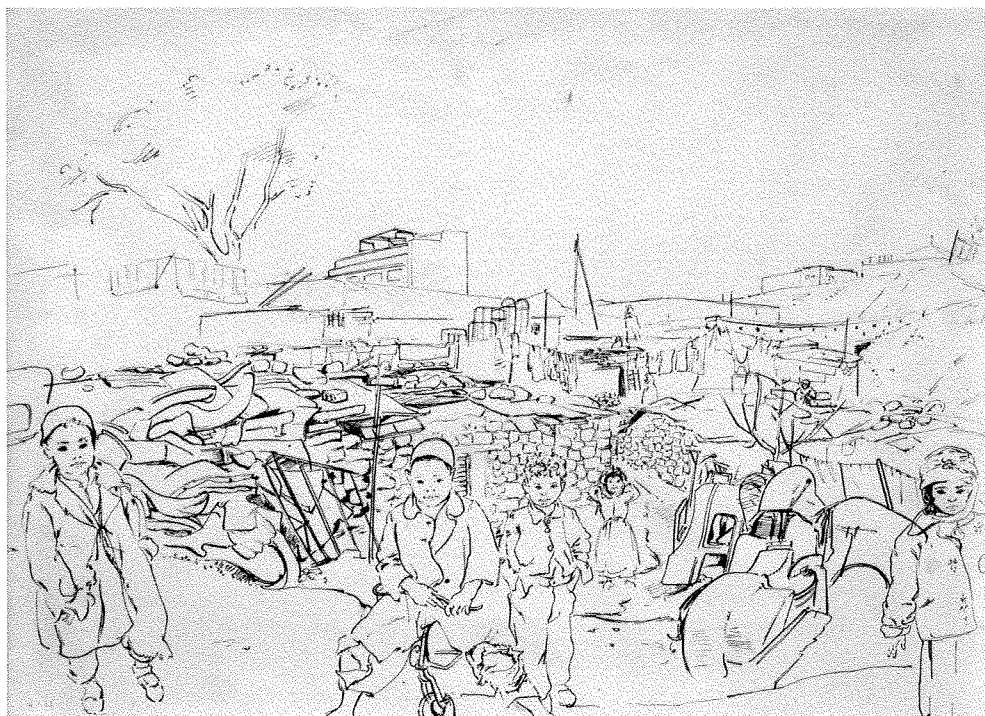
Boris Taslitzky. *Homme a la cruche*, 1952
Encre sur papier, 43 x 54,8 cm. Col. particulière.



Boris Taslitzky. *Femme malade dans la cité Vinci*, 1952
Crayon sur papier, 43,2 x 54,7 cm. Paris, MNAM – Centre Georges Pompidou.



Boris Taslitzky. *La faim dans la région de Sétif* (Ouled Zouaï / Aïn M'lila), 1952
Crayon sur papier, 28,4 x 38,7 cm. Paris, MNAM – Centre Georges Pompidou.



Boris Taslitzky. *Bidonville Oran, enfants jouant*, 16 janvier 1952
Encre sur papier, 50 x 65 cm. Col. particulière.



Boris Taslitzky. *Il apprend à lire*, (Région de Tougourt, Ouaghla), 1952
Crayon sur papier, 38,7 x 28,4 cm. Paris, MNAM – Centre Georges Pompidou.



Mireille Mialhe. *Le petit cireur de chaussures*, 1952
Lithographie, 41,2 x 33,3 cm. Col. particulière.



Mireille Mialhe. *le jeune cireur accroupi*, 1952
Crayon sur papier, 38,7 x 28 cm. Col. particulière.



Mireille Mialhe. *Dans les rues d'Alger*, 1952
Crayon sur papier, 54 x 43 cm. Col. particulière.



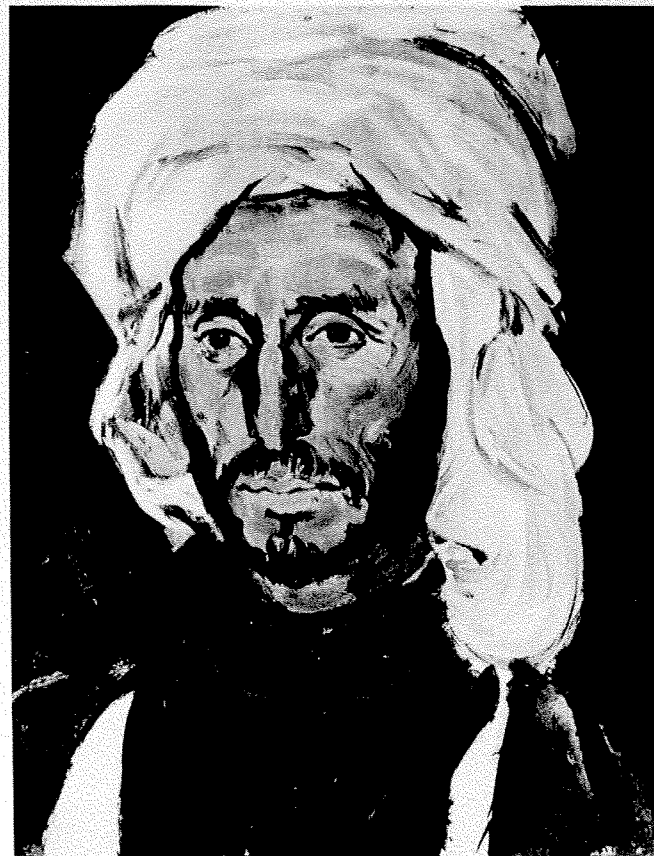
Mireille Miaillhe. *Ouvriers agricoles, Région de Cherchell. Un franc par jour ! 1952*
Crayon et encre sur papier, 48 x 64 cm. Col. particulière.



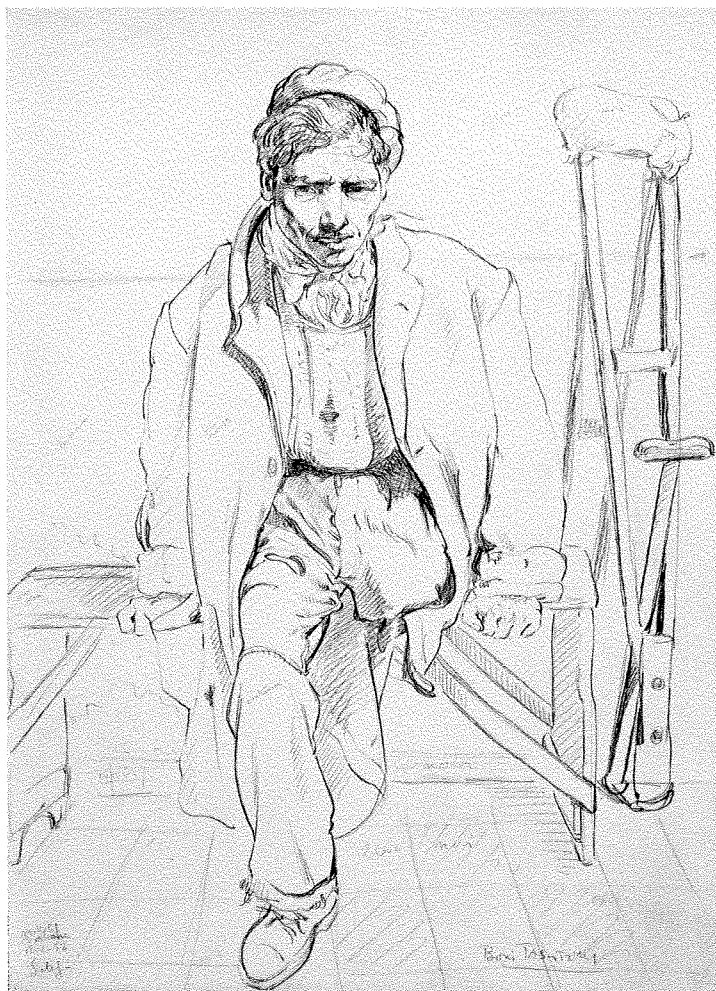
Mireille Miaillhe. *Enfant travaillant aux champs, 1952*
Crayon et encre sur papier, 61 x 45,1 cm. Col. particulière.



Mireille Mialhe. *Homme au turban*, 1952
Fusain sur papier, 63 x 48 cm. Col. particulière.



Boris Taslitzky. *Portrait de Tahar Ghomri*, paysan pauvre de la région de Tlemcen, militant politique (PCA), 1952. Lithographie, 61 x 49,5 cm. Col. particulière.



Boris Taslitzky. *Rescapé des massacres de Sétif, Kalif Chabana*, 1952
Crayon sur papier, 38,7 x 28,4 cm. Paris, MNAM – Centre Georges Pompidou.



Boris Taslitzky. *Hadj Omar, ancien mutin de la Mer Noire*, Oran, 16 janvier 1952
Crayon sur papier, 65 x 50 cm. Paris, MNAM – Centre Georges Pompidou.



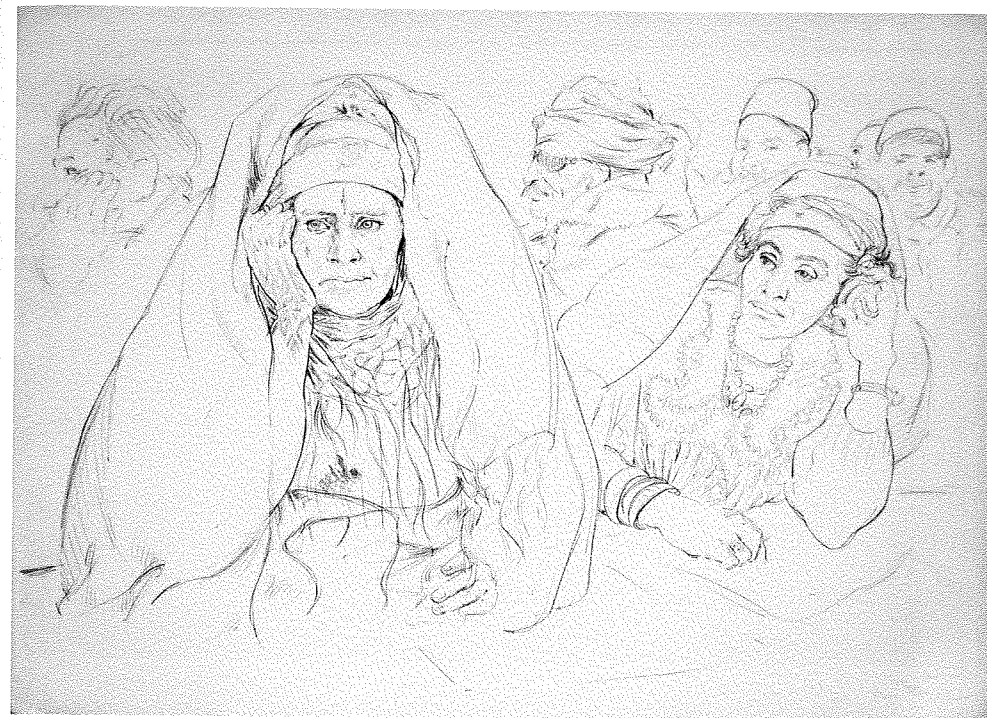
Boris Taslitzky. *Réunion syndicale des travailleurs agricoles de la région de Tlemcen*, 1952
Crayon sur papier, 43,2 x 54,7 cm. Paris, MNAM – Centre Georges Pompidou.



Boris Taslitzky. *Hommes en reunion*, 1952
Crayon sur papier, 55,9 x 76,5 cm. Col. particulière.



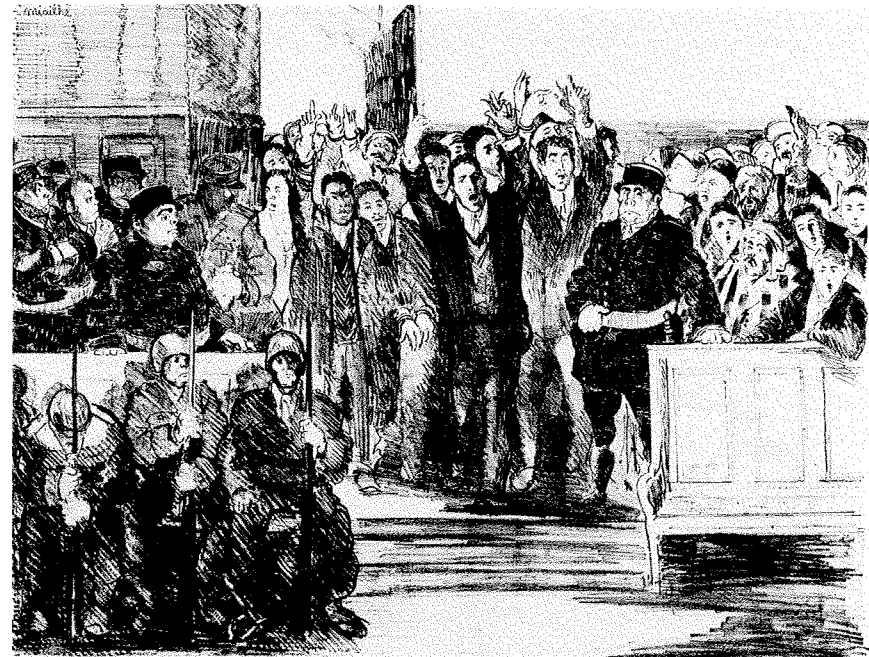
Mireille Miaillhe. *Congrès du P. C. A.* (Parti Communiste Algérien), 23 février 1952
Crayon et encre de Chine sur papier, 42 x 66 cm. Col. particulière.



Boris Taslitzky. *Congrès du P. C. A., deux femmes*, 1952
Crayon sur papier, 53,4 x 74,5 cm. Col. particulière.



Mireille Mialhe. *Rassemblement clandestin*, 1952
Crayon et huile sur papier, 43 x 65 cm. Col. particulière.



Boris Taslitzky. *Les «56» de Blida*, 4 février 1952
Lithographie, 45 x 58 cm. Col. particulière.

Quelques jalons historiques

Avec la Guerre d'Algérie, le voile est levé sur ce qu'a été le système colonial, disait en substance le jeune soldat appelé en Algérie, Pierre Bourdieu, celui qui deviendra un éminent sociologue après ses premiers travaux menés justement dans l'Algérie en guerre. Le voile enfin levé. Et pourtant... combien de fois encore le voile n'est-il pas retombé sur la vérité des faits ? Etrange oscillation entre opacité et visibilité, entre révélations que l'on voudrait définitives et difficulté à «faire la lumière»

Que l'on reprenne quelques jalons posés par ceux qui voulaient en finir avec «l'Algérie des cartes postales» Rappelons-nous le reportage d'Albert Camus en Kabylie en 1939, décrivant l'effroyable misère de la population rurale, publié par *Alger Républicain*. Rappelons-nous les courageux reportages de l'intellectuel et journaliste chrétien Robert Barrat, qui comprit dès 1950 que la situation en Algérie était non seulement inique mais explosive. Il était atterré par les chiffres et par la difficulté à se les procurer : 80% des familles sous le seuil de pauvreté, des paysans dépossédés ou ne survivant que sur des lopins exigus, tandis que les bonnes terres sont aux mains de 25 000 Européens, 300 000 émigrés, chassés des villages par la faim et tous ceux qui ne survivent en ville que de petits

boulots... «La vérité sur l'Algérie, dit-il, il y avait peu de chances de la découvrir dans les études du Gouvernement Général ou dans les journaux de M.M. Blachette et De Sérigny. Il fallait beaucoup de patience et d'obstination pour obtenir des chiffres et des statistiques qui (...) fournissaient une première idée, toute approximative, de l'ampleur des problèmes posés.» En Algérie même, les pouvoirs publics réprimaient les voix discordantes. Henri Alleg, directeur du seul journal anticolonial, *Alger Républicain*, a connu, avec les autres rédacteurs, les comparutions, les condamnations et les amendes, pendant que le journal subissait censures et saisies. La presse nationaliste, existant depuis les premiers journaux de l'Emir Khaled au début du siècle, subissait le même sort.

Plus grave encore, le leader historique Messali, fondateur des premières organisations politiques algériennes de type moderne, a été condamné aux travaux forcés en 1941. Il n'a pas été libéré alors que, dès le débarquement des Alliés en Afrique du Nord en novembre 1942, Alger était devenue la capitale de la France Libre. La libération de Messali était d'ailleurs l'un des mots d'ordre des manifestants du 8 mai 1945 dans le Constantinois.

La répression, inhérente à l'arbitraire qui sévissait Outre-mer, devint plus brutale encore à partir de 1945, date de non-retour. Albert Camus, toujours très mesuré sur la présence française en Algérie, avait pu dire alors : «Est-il possible de prétendre au rôle d'instituteur de civilisation lorsqu'on se présente avec la Déclaration des Droits de l'Homme dans la main gauche et dans la main droite le gourdin de la répression ?» La répression des manifestations du 8 mai 1945 sonna le glas des

réformes en transformant ce jour de victoire des Alliés en un terrible massacre dans la région de Sétif. Répondant par l'intransigeance aux aspirations des Algériens, la France renoua dans tout son Empire avec « la politique de la canonnière » face au mouvement de décolonisation perpétrant d'autres bains de sang, en 1946 à Hanoï en Indochine, en 1947 à Madagascar. Le grand intellectuel André Mandouze, enseignant à l'Université d'Alger, percevait lucidement cette dérive et son résultat contre-productif en disant alors que l'Algérie était entrée depuis 1945 «en état de résistance». Autre observateur sans illusion, Albert Memmi dit en ces mêmes années, dans son célèbre *Portrait du colonisé* : «Plus l'oppression augmente, plus le colonialisme a besoin de justification, plus il doit avilir le colonisé. Comment en sortir, sinon par la rupture, l'éclatement tous les jours plus explosifs de ce cercle infernal ?»

Et pourtant, le concert des nations qui avaient lutté pour s'affranchir du nazisme allait dans le sens des droits des peuples à disposer d'eux-mêmes : Charte de l'Atlantique en 1941, Charte de San Francisco en 1945 créant l'ONU. Les Algériens avaient saisi ce vent de liberté par un appel sans équivoque : *le Manifeste du Peuple Algérien* porté à la connaissance de la France Nouvelle et des Alliés dès sa parution en mars 1944. Le mouvement national algérien, depuis la Glorieuse Etoile Nord-Africaine née dans l'émigration autour de Messali, dès les années 1920, avait fait mûrir les idées d'autonomie, puis d'indépendance. Et pourtant... Malgré tous ces signes avant-coureurs, la nécessaire transformation du rapport colonial ne vint jamais. La répression systématique, de même que la crise

du mouvement national algérien partagé entre la voie politique ou la lutte armée, expliquent sans doute la décennie de latence qui sépara la fin de la Seconde Guerre mondiale du début de l'insurrection, le Premier novembre 1954.

Dans cette décennie, beaucoup firent semblant, ou crurent encore sincèrement, en cette «Algérie des cartes postales». C'est dans ce contexte d'opacité et de sourde révolte que deux artistes partirent en Algérie pour rendre visibles les excès et les impasses du système colonial, comme le relate si bien Henri Alleg dans la préface de ce catalogue. Henri Alleg l'un des grands témoins de cette période, n'eut de cesse en Algérie, avec l'équipe du journal *Alger Républicain*, de dénoncer le colonialisme, puis de combattre lui-même pour l'Indépendance de l'Algérie, au prix de subir la torture. Il en témoigna dans *La Question*, le livre qui eut, malgré la censure, le plus fort impact sur la prise de conscience en métropole. D'aucuns ont cru pouvoir invalider le témoignage irremplaçable de ces peintres au motif qu'ils étaient partis à la demande du PCF. Pourtant nous sommes loin ici d'une vision propagandiste ou hagiographique, voire partisane. À preuve l'intérêt porté aux procès des nationalistes de Blida où comparaissaient entre autres les futurs dirigeants du FLN, Aït Ahmed et Ben Bella. Bien au contraire, l'humanisme qui les anima, tenait autant à leur engagement politique qu'à leur passé de résistants. Sur le plan formel, nous sommes loin aussi du réalisme socialiste, car il n'y a pas ici de cadre présupposé et contraignant. Les deux artistes ont découvert avec stupeur une réalité qui les a révoltés et ont su en témoigner par des dessins à la fois précis, justes et métapho-

riques. Alors, dans cette tension récurrente entre l'oubli et la mémoire, le déni et la réalité, la visibilité et l'opacité, ces dessins ont aujourd'hui toute leur place. L'engouement actuel pour les croquis d'audience judiciaire, de même que pour les dessins de presse, permettra aux plus jeunes d'apprécier la justesse de ce reportage. En 1953, la Préfecture de police de Paris avait fait arracher des murs les affiches de leur première exposition «Algérie 1952» pour en diminuer la portée mais ces images ont témoigné en leur temps, dans des livres, dans la presse et sont devenues des documents historiques de premier ordre, pas assez montrés. Parmi la centaine de dessins faits par chaque artiste, il nous fut difficile de choisir. Notre sélection a retenu un ensemble montrant les plus vulnérables de la société colonisée : les femmes, les enfants, les travailleurs des champs, les mal logés. L'autre volet, en préfiguration des combats à venir, est la représentation des groupes sociaux les plus combattifs, les mineurs, les dockers, les syndicalistes, dans des postures montrant leur volonté de lutter, tête haute. Mireille Mialhe et Boris Taslitzky ont saisi et restitué avec une extraordinaire acuité la tension extrême des êtres et des situations, à la campagne ou dans les villes qu'ils ont traversées. Que cette exposition puisse être aujourd'hui un hommage à leur lucidité et pour le public une découverte utile à la compréhension de notre histoire commune.

Anissa Bouayed

Mireille Mialhe

En 1921, Mireille Glodek naît à Paris dans une famille juive réfugiée d'Europe de l'Est. Elle commence à dessiner très tôt tout en s'impliquant avec enthousiasme dans la branche laïque du mouvement des «Auberges de Jeunesse», formidable élan émancipateur dans la foulée du Front Populaire. Sous l'Occupation, Mireille quitte les Beaux Arts et Paris, descend dans le Midi, rejoint à Banyuls Dina Vierny, amie des «Auberges de Jeunesse», qui est déjà la muse du sculpteur catalan Aristide Maillol. Mireille entre dans la Résistance à Toulouse avec Jean Mialhe appelé par Jean-Pierre Vernant (Colonel Berthier dans la Résistance), qui deviendra l'un des plus grands historiens du monde grec. Jean Mialhe, militant communiste, prisonnier de guerre, évadé, et résistant, épouse Mireille à la Libération. Marquée par la mort de ses camarades, Mireille en témoigne par une série au style très original, *Les Veuves*, (dessins, encres et huiles sur papier) figures graves de femmes debout. Retour à Paris, milite ardemment dans les rangs du PCF, peint sur des thèmes politiques et sociaux. Salon des moins de trente ans (futur Salon Jeune Peinture). Veine réaliste mais l'étiquette du réalisme-socialiste lui convient peu et peu de temps car sa touche est très personnelle. Prix Fénéon en 1950. En 1952, reportage pour le PCF, en Algérie. Découvrant avec stupéfaction la réalité algérienne, ses dessins et carnets dénoncent sans appel le colonialisme. Au retour, approfondit le thème et expose les œuvres «algériennes», dessins et toiles, à la Galerie Weil, en 1953 avec Boris Taslitzky. Appréciée par le poète Louis Aragon, qui en fait un personnage de son roman *Blanche ou l'oubli*. Mireille s'éloigne du PCF en 1968. Elle

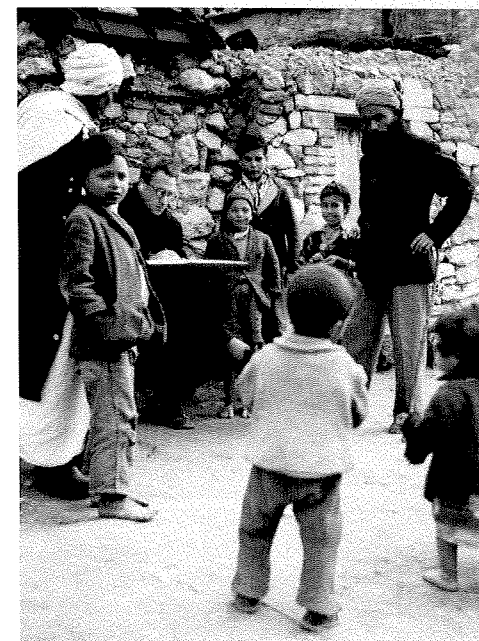


Mireille dans son atelier parisien au début des années cinquante

n'a cessé de peindre et de varier son inspiration : bestiaire, paysages, enfants, nus. Les personnes de sa famille sont une source essentielle de son inspiration. Œuvres dans de nombreuses collections privées, illustrations de livres pour enfants (éditeur La Farandole), ou d'*Amour de Paris* de Francis Jourdain ; décor émaillé pour des bâtiments publics (école du Blanc-Mesnil). Palette très colorée, portraits très expressifs. A enseigné à l'ENS des Arts Décoratifs à Paris. Ouvrage récemment paru (Biro éditeur, Paris) sur la vie et l'œuvre de l'artiste.

Boris Taslitzky

Né en 1911 à Paris dans une famille de réfugiés politiques russes. Son père meurt en 1915 sur le front. Boris commence à dessiner très jeune, admire Poussin, Géricault, Delacroix, Courbet. Entre à l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux Arts de Paris à 17 ans. S'engage très tôt dans le mouvement social, milite à l'Association des Ecrivains et Artistes révolutionnaires, puis au PCF en 1935. Sa mère est arrêtée dans la Rafle du Vel d'Hiv' en juillet 1942, déportée et assassinée à Auschwitz. Prisonnier de guerre en 1940, Boris s'évade et rejoint le maquis avec son ami, le peintre Jean Lurçat. Arrêté en 1941 en zone sud, livré aux Allemands, il est déporté à Buchenwald. Aidé par d'autres déportés, Boris dessine sans arrêt (plus de 200 dessins!) sur du papier volé, avec des pinceaux faits de paille, avec de la rouille, du charbon, les dessins sont cachés dans des barreaux de chaises, des livres. Participe à l'insurrection du camp avant l'arrivée des Alliés le 11 avril 1945. Classé parmi les adeptes du réalisme socialiste, Boris se revendique dans la grande tradition des peintres d'histoire. Il témoigne sur les luttes sociales, la condition ouvrière avec *Le Siderurgiste*, *les Fondateurs*, *les Délégués*. En 1951, au Salon d'Automne, sept toiles sont décrochées par la police dont deux de Boris telle *Riposte* (CRS lâchant leurs chiens sur les dockers en grève contre la Guerre d'Indochine). En 1951-1952, reportage en Algérie avec Mireille Mialhe. Vrai réquisitoire contre le colonialisme et témoignage graphique sans précédent, dont le peintre a offert une centaine de dessins au cabinet d'art graphique du Centre Georges Pompidou en 1988. Prolonge son implication face à l'Algérie par de nombreuses toiles, exposées à la Galerie Weil, à Paris, en 1953, avec Mireille Mialhe. Peintre très



Boris dessine dans un bidonville d'Oran en 1952.

attaché à la figuration et très doué pour le portrait. Témoin, tout au long de sa vie de peintre, des drames de l'histoire dans le monde et du souvenir obsédant de la déportation. Le livre des dessins de déportation, édité à la Libération par les soins de Louis Aragon, vient d'être réédité par l'éditeur Biro. Professeur à l'Ecole Nationale Supérieure des Arts Décoratifs à partir de 1981. Œuvres dans des collections privées, les musées de Paris, Alger, Moscou, Londres (Tate Gallery). Biographie «*Tu Parles !*» dont voici un extrait caractéristique : «*J'ai mené une vie splendide. Une vie de luxe. Le luxe, c'est d'être là où pleuvent les coups quand la dignité humaine est en jeu.*»

Remerciements

Cette exposition n'aurait pu exister sans l'aide de la mairie de Vitry,
de la Bibliothèque Nelson Mandela, du Conseil Général du Val de Marne.
Nous avons été particulièrement soutenus par Sophie Germa, Sonia Guenine
et Jean-Claude Kennedy, tous trois élus à la mairie de Vitry,
par Evelyne Rabardel, élue au Conseil Général.

Nos remerciements les plus vifs vont à Catherine Nicolas, Directrice de la Bibliothèque et à son équipe
dont l'aide matérielle et humaine a permis de loger, de mettre sur pied et de faire vivre l'exposition :

Françoise Aubouy, Irina Labat, Sylvie Barbier et Véronique Sirdey.

Nous sommes infiniment reconnaissants aux prêteurs qui nous ont confié
des œuvres issues de leurs collections :

Le Musée national d'art moderne-Centre Georges Pompidou, Mireille Mialhe,
Evelyne Taslitzky, Tamara Poniatowska, Gérard Gosselin, les éditions Cercle d'art.

Nous avons été extrêmement touchés par la belle préface d'Henri Alleg
et nous l'en remercions vivement.

Nous témoignons également notre reconnaissance à tous ceux qui ont,
non seulement apporté leur savoir-faire mais aussi leur générosité
dans la réalisation du projet : notre graphiste Michel Champier, Julia Castanier,
Delphine Debernardi, Florence Mialhe, Mario Bertrand, Isabelle Rollin-Royer pour ses photos,
Hamid Bousmah, Jean-Noël Chanson, Michel Chevalier avec le Centre Culturel de Vitry,
Rabah Bellili de LP Art pour le transport.

L'association *Art et mémoire au Maghreb* remercie tous ses partenaires
avec la plus grande gratitude.

Conception graphique et fabrication : Michel Champier

Crédits photographiques : Isabelle Rollin-Royer
pour la collection privée des dessins de Boris Taslitzky
Florence Mialhe pour les œuvres de Mireille Mialhe
Philippe Migeat pour la collection du Centre Pompidou.

Photogravure : Turquoise, Emerainville

Achévé d'imprimer en novembre 2009
sur les presses de l'imprimerie PPA-Mahé à Montreuil.

Qui pouvait mieux dire que les dessins de Mireille Miaille, l'épouvantable existence des enfants algériens à l'époque coloniale, celle des «petits cireurs de chaussures» des rues d'Alger, ou celle des «enfants sans école», qui, «pieds nus dans la neige» étaient contraints de travailler aux champs des «étoiles aux étoiles» pour un quignon de pain? C'est à ceux qui refusaient d'admettre cette réalité



Portrait de Henri Alleg
par Boris Taslitzky, 1962

que s'adressaient aussi ces dessins, éclatants de vérité et retentissants comme autant de cris d'indignation et de révolte. De révolte ! Car personne ne peut s'y tromper : la scène peinte par Mireille Miaille du tribunal de Blida où l'on voit les militants nationalistes debout dans le box des accusés clamer leur volonté d'indépendance. Cet extraordinaire portrait d'un paysan mutilé, rescapé des massacres de Sétif qui revit sous le crayon de Boris Taslitzky. Celui de Hadj Omar, ancien mutin des révoltes de la Mer Noire ou celui deTahar Ghomri, paysan communiste de la région de Tlemcen qui mourra au maquis et dont le regard semble déjà appeler au combat pour la liberté, toutes ces œuvres, si chaleureuses et si fortes, ne laissent place à aucune ambiguïté.

Ceux qui les ont peintes avaient choisi leur camp, celui du respect de chacun, celui de la vérité, de la fraternité et de l'amitié et ils tenaient à le faire savoir.

Henri Alleg